

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 31 (2001)
Heft: 4

Anhang

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 26.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Genève La cité des grandes idées

Comment définir Genève? L'exercice est périlleux, tant elle s'encombre de paradoxes et de contradictions. Exemple: à travers le monde, Genève est plus connue que Berne, capitale du pays. Pourtant, elle a peu d'influence sur la vie helvétique. Genève est une cité à part, un peu frondeuse, qui ressent le besoin de se distinguer, ce qui a pour effet d'agacer les Confédérés. Autre paradoxe, c'est dans la cité de Calvin, à l'image rigoriste et austère, que les Suisses viennent s'enca-

nailler, à l'époque du Salon de l'Auto. Genève incarne l'ouverture intellectuelle au monde, grâce à Calvin, Rousseau ou Piaget. Grâce aussi au Salon international du livre et de la presse, et de ses innombrables institutions culturelles, que de nombreuses capitales lui envient. Pas facile de définir Genève. Le meilleur moyen de découvrir cette cité attachante, c'est encore de la parcourir et d'aller à la rencontre de ses habitants.

Regards d'écrivains sur

De tout temps, des artistes se sont arrêtés à Genève. A la plupart d'entre eux, gens de lettres en particulier, la ville et sa région ont inspiré de beaux textes et de belles émotions. D'autres ont osé quelques coups de gueule. Petit florilège.

Montagnes d'argent

«Cette ville est située sur deux collines, à l'endroit où finit le lac qui porte aujourd'hui son nom, et qu'on appelait autrefois *lac Léman*. La situation en est très agréable; on voit d'un côté le lac, de l'autre le Rhône, aux environs une campagne riante, des coteaux couverts de maisons de campagne le long du lac, et à quelques lieues les sommets toujours glacés des Alpes, qui paraissent des montagnes d'argent lorsqu'ils sont éclairés par le soleil dans les beaux jours. Le port de Genève sur le lac avec ses jetées, ses barques, ses marchés, et sa position entre la France, l'Italie et l'Allemagne, la rendent industrielle, riche et commerçante. Elle a plusieurs beaux édifices et des promenades agréables; les rues sont éclairées la nuit, et on a construit sur le Rhône une machine à pompes fort simple, qui fournit de l'eau jusqu'aux quartiers les plus élevés, à cent pieds de haut.»
D'Alembert, L'Encyclopédie, 1757.

Courants d'air

«Cette ville est une horreur! Une vraie Cayenne! Vents et ouragans des journées entières, et les jours ordinaires, trois ou quatre brusques changements de temps. (...) Ils ont planté un vilain petit square, juste quelques buissons (pas un seul arbre), tout à fait dans le genre des deux squares moscovites de la rue Sadovaïa qu'on aurait réunis, eh bien ils l'ont photographié et vendent les cartes postales avec ce titre: *Jardin anglais à Genève.*»
Dostoïevski, hiver 1867.

Suavité lémanique

«Limpide et pacifique Léman! Ton lac tranquille, qui contraste avec le monde orageux où j'ai vécu, m'avertit par son silence d'échanger les eaux troublées de la terre contre un cristal plus pur. Cette barque paisible est comme une aile silencieuse sur laquelle je vais fuir le désespoir. Il fut un temps où j'aimais les mugissements de la mer agitée; mais ton suave murmure est doux à mon oreille comme la voix d'une sœur qui me reprocherait mes sombres plaisirs. Voici venir la nuit silencieuse; depuis tes bords jusqu'aux montagnes, le crépuscule jette le voile de ses molles ombreux; pourtant tous les objets se détachent encore distinctement à l'horizon, à l'exception

du sombre Jura, dont on découvre à peine les flancs escarpés; en approchant du rivage, on aspire le vivant parfum qui s'exhale des fleurs à peine écloses; l'oreille attentive suit le bruit léger de la rame, on écoute les derniers chants du grillon.»

Lord Byron, Le Pèlerinage de Childe Harold, été 1816.

Au soleil couchant

«La vie sensuelle de Genève m'a tout à fait remis de mes premières fatigues. (...) La promenade de Genève était fort belle à ce soleil couchant, avec son horizon immense et ses vieux tilleuls aux branches effeuillées. La partie de la ville qu'on aperçoit en se retournant est aussi très bien disposée pour le coup d'œil, et présente un amphithéâtre de rues et de terrasses, plus agréable à voir qu'à parcourir. En descendant vers le lac, on suit la grande rue parisienne, la rue de la Corraterie, où sont les plus riches boutiques. La rue du Léman, qui fait angle avec cette

La récréation lumineuse

«Je n'ai avancé que par petits bonds, si j'ose écrire, dans la connaissance des facilités genevoises. La saison hésitait, et d'une couche où l'on souffre on ne prend, de la vie des êtres valides, qu'une vue courte. Huit heures du soir voyaient la fin de mes forces, l'arrivée d'un plateau chargé (...) puis venait ma récréation lumineuse. Par la fenêtre ouverte, remplie d'un bleu qui devient peu à peu nocturne, je vois un lé de lac, qui reflète un pont, des quais, et jusque passé minuit les enseignes multicolores, les phares, les perles électriques délimitent le lac. Demain, le brouillard matinal

me rendra, irisée et quasi mouvante, la cathédrale hissée au-dessus des toits, et les étranges coques de vitres qui couvent les cours intérieures. Demain j'aurai la paisible aurore brumeuse et le tournoi d'hirondelles. Le soir, j'ai les drapeaux de lumière multicolore, qui baignent et s'étirent dans l'eau. Un certain azur publicitaire glorifie l'horlogerie nationale, heurte un vert d'absinthe dont la friction l'exalte, tandis qu'un écarlate se propage jusqu'au ventre en nacelle de trois cygnes, balancés sur leur propre reflet.»

Colette, Le Fanal bleu, printemps 1947.

Genève



La jetée des Pâquis et le quai du Mont-Blanc vers 1890

dernière, et dont une partie jouit de la vue du port, est toutefois la plus commerçante et la plus animée. Du reste, Genève, comme toutes les villes du Midi, n'est pavée que de cailloux.»

Gérard de Nerval,
Voyage en Orient, hiver 1844.

Tracasseries

«Genève a beaucoup perdu et croit, hélas! avoir beaucoup gagné. La rue des Dômes a été démolie. La vieille rangée de maisons vermoulues, qui faisait à la ville une façade si pittoresque sur le lac, a disparu. Elle est remplacée par un quai blanc, orné d'une ribambelle de grandes casernes blanches que ces bons Genevois prennent pour des palais. Genève, depuis quinze ans, a été raclée, ratis-

sée, nivelée, tordue et sarclée de telle sorte qu'à l'exception de la butte Saint-Pierre et des ponts sur le Rhône il n'y reste plus une vieille maison. Maintenant, Genève est une platitude entourée de bosses. Mais ils auront beau faire, il auront beau *embellir* leur ville, comme ils ne pourront jamais gratter le Salève, recrépir le Mont-Blanc et badigeonner le Léman, je suis tranquille. (...) Genève n'en est pas moins une ville admirablement située où il y a beaucoup de jolies femmes, quelques hautes intelligences et force marmots ravissants jouant sous les arbres au bord du lac. Avec cela on peut lui pardonner son petit gouvernement inépte, ridicule et tracassier, sa chétive et grotesque inquisition des passeports, ses boutiques de contrefaçons, ses quais neufs, son île de Jean-Jacques chaussée d'un sabot de pierre, sa rue de

Rivoli, et son jaune et son blanc et son plâtre et sa craie. Cependant, encore un peu et Genève deviendra une ville ennuyeuse.»

Victor Hugo, lettre à sa femme, automne 1839.

La ville des songes

«J'habite dans la ville haute une maison qui pour n'être ni très belle, ni très riche, n'en est pas moins honorable. (...) Par éclats légers, le carillon me chante les heures. Une vieille fontaine à l'eau couleur de mousse coule sous mes fenêtres. A l'issue de l'école, des cris des gamins et des claquements de sabots montent de la place un instant troublée, ou quelquefois passe mon voisin le financier au gros fracas de son coche. Mais ces bruits identiques et réguliers sont agréables; ils semblent accommodés par leur nature à la médiocrité du philosophe et aux œuvres sereines de l'esprit; ils rythment la songerie plus qu'il ne l'interrompent ou la bousculent. Et dans mon vieux quartier je me trouve bien, si tant est qu'on puisse se bien trouver dans ce monde, où nous ne sommes posés que comme hôtes et voyageurs.»

Philippe Monnier,
Causeries genevoises, 1902.

NOTE

Les textes repris ici sont extraits du recueil *Le Voyage singulier – Regards d'écrivains sur le patrimoine*, coédité par Zoé et Paroles d'Aube, 1996.

La culture dans tous ses états

Genève a cette particularité de privilégier tous les domaines culturels. Toutes les musiques, le théâtre, les musées : l'offre est multiple et de qualité. Tour d'horizon et coups de cœur.

Expositions

De Rodo à la planète Mars!

Rodo est un sculpteur. Et ici, Mars n'est pas un dieu ni un chocolat, mais une planète. Bref, voici deux exemples d'expositions temporaires et simultanées que l'on peut voir à

Genève. C'est dire si l'offre est éclectique, des Musées d'art et d'histoire (MAH) au Musée d'histoire naturelle. Les premiers présentent les arts majeurs, ils rassemblent une dizaine d'établissements : Musée d'art et d'histoire, Cabinet des estampes, Musée Rath, Musée de l'Ariana, Musée de l'horlogerie, etc.

Le Musée d'histoire naturelle, également nommé Muséum, présente une exposition permanente exceptionnelle d'animaux empaillés mis en scène dans leur biotope naturel, et tout ce qui constitue les sciences naturelles.

Dès le 17 avril, le Muséum accueille une exposition interactive qui fera la joie des petits et des grands. *Objectif Mars* fait le tour de tout ce que l'on sait de cette planète encore mystérieuse, de tout ce que l'on imagine et que l'on aimerait encore découvrir. Une visite qui sera une véritable expédition – virtuelle – à bord d'engins spatiaux.

Rien de virtuel en revanche au Musée d'art et d'histoire, avec une remarquable exposition consacrée à un brillant sculpteur suisse, Auguste de Niederhäusern, dit Rodo. Né à Vevey en 1863, l'artiste a fait l'Ecole des beaux-arts de Genève, avant de tenter sa chance à Paris. Durant six ans, il sera l'un des collaborateurs de Rodin. Ses contemporains Apollinaire et Verlaine ont reconnu son talent. En Suisse, on redécouvre seu-

lement l'artiste, disparu en 1913. Une quarantaine de sculptures se font les témoins d'un talent étonnant. A noter que le MAH est le principal collectionneur de Rodo. (Jusqu'au 5 août)

Musique

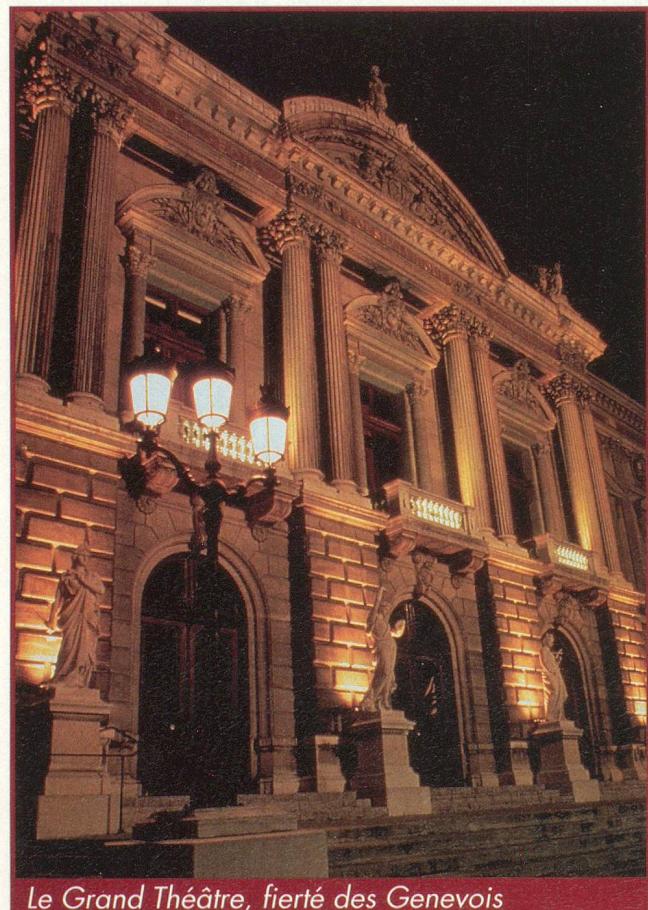
Plein air et velours écarlate

En apparence, ce sont les extrêmes. Parfois, pourtant, ils se rejoignent. Ainsi, Genève aime la musique, toutes les musiques. Elle leur consacre d'ailleurs sa plus belle fête populaire, chaque année, au solstice d'été. C'est gratuit, convivial, et la population apprécie.

Du côté de la place Neuve, autre ambiance entre les vénérables murs du Grand Théâtre. Ici, les abonnements sont comptés, les places pas vraiment bon marché. Bref, ce n'est pas le lieu populaire par excellence. L'art lyrique se mérite.

Cependant, il y a au moins un week-end dans l'année où tout change. Le Grand Théâtre ouvre ses portes à tout le monde, à l'occasion précisément de la Fête de la musique. Ainsi, deux univers se rejoignent, sur fond de velours écarlate.

Au mois de juin prochain, l'actuelle directrice du Grand Théâtre, Renée Auphan, fera ses adieux à Genève, elle qui a voulu, durant les années passées ici, faire aimer l'opéra au plus grand nombre. On lui doit un *Turandot* retransmis à l'Arena, une *Madame Butterfly* en plein air au parc des Eaux-Vives. Assurément, elle a le sens de la fête populaire de qualité. On espère qu'elle nous prépare à nouveau un tel cadeau pour la fin de son mandat. Ce qui est certain, c'est que la Fête de la musique, aura, elle, bien lieu, durant quatre jours, du 21 au 24 juin. Ce sera même la dixième édition, avec quelque 500 concerts gratuits pour tous les goûts.



Le Grand Théâtre, fierté des Genevois

Théâtre

Genève vous fait des scènes

Théâtres institutionnels, lieux *off*: Genève n'en finit pas de faire des scènes. Si l'on réunit tout ce qui concerne théâtre et musique, il y en a bien une vingtaine. Pour le théâtre, on citera le Poche qui, depuis trente ans, fait résonner les mots des grands dramaturges et de nos contemporains dans la Vieille-Ville, mais encore la Comédie, menée de main de maître par la jeune Anne Bisang, 38 ans, le Théâtre de Carouge, antre d'un personnage nommé Georges Wod.

Le théâtre à Genève, ce sont aussi des lieux en sursis, qui ne connaissent que la passion pour moteur. A Carouge, c'est le Théâtre des Amis. A Cologny, c'est le Théâtre du Crève-Cœur. Deux trésors intimistes, qui offrent au public un accueil chaleureux, un foyer éclairé aux bougies, dont on ne veut plus partir, et des spectacles où dominent l'émotion et la poésie.

L'été, c'est du côté de l'Orangerie, au Parc La Grange, que l'on ira en quête de magie et d'enchantedement. Une serre y redevient théâtre, les plantations des jardiniers de la ville poussent au son des mots d'auteur. On peut manger sur place dans ce jardin sous les étoiles, en bénissant toutes les nourritures terrestres.

Carouge

Le printemps des arts

On vous le disait, Genève priviléie la culture sous toutes ses formes. Parfois, tous les arts sont réunis à la même affiche. C'est le cas chaque année pour le *Printemps carougeois*, une manifestation qui a pour tradition de décliner un thème au moyen de toutes les expressions artistiques. Après le Féminin en 2000, c'est le Masculin qui a les honneurs cette année. Au programme: concerts, soirées de contes, concours littéraire. Sans oublier une exposition de bijoux masculins au Musée de Carouge. L'occasion de découvrir un petit musée délicieux. Le Printemps carougeois déroule ses réjouissances jusqu'au 27 mai. Pour tout renseignement: Mairie de Carouge, tél. 022/343 33 83.

C. Pz

La forme olympique

La ville de Genève prend soin des seniors. Sous le label «Loisirs et sports», elle offre un vaste éventail d'activités aux personnes de plus de 55 ans. Toutes gratuites.

André Hediger, responsable du Département des sports de la ville de Genève, rappelle une évidence: «Rester jeune, c'est conserver son idéal, mais aussi son dynamisme... le moment est propice pour penser davantage à soi et à son bien-être. Alors, pourquoi ne pas découvrir les bienfaits de l'activité physique?»

Mais il s'agit de rester prudent et ne pas se lancer, sans entraînement ni précautions, à l'assaut du record de Carl Lewis. Avant de débuter la pratique d'un sport, ou de reprendre après des années d'interruption, il est fortement conseillé d'effectuer un test cardiaque. Chacun a la possibilité de passer un test d'effort et de contrôler son activité cardiaque gratuitement, à l'Hôpital cantonal (bon à retirer au Centre sportif des Vernets).

Il ne reste plus alors qu'à choisir le ou les sports qui conviennent à vos aspirations ou à vos envies, parmi la dizaine proposés. Naturellement, c'est la marche qui remporte le plus de succès. Il n'est pas nécessaire d'acquérir un équipement spécial (sauf peut-être de bonnes chaussures) et ce sport peut se pratiquer n'importe où et par tous les temps.

Une bonne vingtaine d'excursions sont prévues au programme, depuis début avril à fin octobre. Certaines emmènent les marcheurs dans la campagne genevoise, d'autres en France voisine, en Valais ou dans le Jura vaudois.

Parmi les autres propositions faites aux seniors, mentionnons les cours d'autodéfense, le badminton, le billard, la gymnastique aquatique,

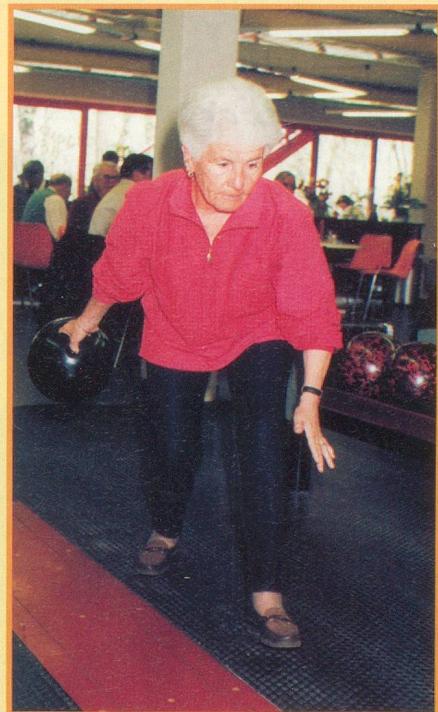


Photo Alain Gavillet

Le jeu de quilles pour garder la forme

la gymnastique traditionnelle (nouveau), le bowling, le jogging, la pétanque, le ski de fond (en hiver) et le tennis de table. Vraiment, il y en a pour tous les goûts!

J.-R. P.

Où s'INSCRIRE ?

Inscriptions et renseignements au Centre sportif des Vernets. La réception est ouverte du lundi au vendredi. On peut aussi se renseigner au Service des sports de la Ville de Genève, case postale 115, 1211 Genève 24. Tél. 022/418 40 00.

Test cardiologique: Hôpital cantonal, division de cardiologie (5^e étage), 24, rue Micheli-du-Crest, 1205 Genève. Tél. 022/372 72 11.

Portraits d'éditrices

Zoé, la fierté de Marlyse Piétri



Photo Nicole Chuard

Marlyse Piétri: «L'édition est un combat de chaque minute.»

En 25 ans, les éditions Zoé se sont imposées comme l'une des maisons les plus importantes de Suisse romande. Leur fondatrice, Marlyse Piétri, déborde de curiosité et de passion.

Fondatrice de cette maison genevoise qui a fêté l'an dernier ses vingt-cinq ans, Marlyse Piétri qualifie le premier titre, *De la Misère en milieu étudiant*, de «petit livre inclassable et introuvable». Peu après, elle connaît son premier best-seller, avec *Pipes de terre et pipes de porcelaine*, de Madeleine Lamouille: 25 000 exem-

plaires vendus. Il y a un an, pour la première fois, l'éditrice prenait la plume: *Une Aventure éditoriale dans les marges* relate les étapes décisives d'un parcours qui a été et continue d'être un combat de chaque instant.

«Je suis entrée dans ce métier avec une totale inconscience. Cette inconscience me donnait l'avantage de ne pas avoir de retenue, d'oser faire des choses tout à fait en dehors des normes», lance-t-elle avec passion.

Si l'une des priorités de Marlyse Piétri aura été de dresser des ponts entre Suisse romande et Suisse alémanique – elle publie de précieuses traductions – elle se dit surtout heureuse de constater que des auteurs romands puissent survivre sans faire trop de concessions aux modes. Sa plus récente bataille s'est menée sur

le terrain français. L'an dernier, trois éditeurs romands ont reçu une subvention de 100 000 francs pour se faire mieux connaître à l'étranger. Les éditions Zoé ont pu en profiter. «Lorsque je n'étais pas diffusée en France, mes auteurs étaient très démoralisés et moi aussi», confie l'éditrice. Aujourd'hui, elle ne cache pas sa satisfaction, puisque la France représente près de la moitié de son chiffre d'affaires. Marlyse Piétri ne cache pas ses fiertés d'éditrice. «Je suis extrêmement heureuse de publier Jean-Marc Lovay, qui est un auteur exceptionnel, Nicolas Bouvier, dont nous aurons encore des inédits, et Robert Walser, car il m'a fallu beaucoup de temps pour pouvoir éditer ses proses brèves. Ce sont des noms qui tiennent une maison, sans oublier Etienne Barilier, Amélie Plume, Catherine Safonoff...» Les éditions Zoé ont démarré l'année en beauté, avec un programme qui consacre tout à la fois leur diversité et leur cohérence. On citera notamment un nouveau et gros roman de Barilier, *l'Enigme*, le premier roman d'une jeune écrivain de 17 ans, Jessica Meller, *Voyage sur un banc*, mais surtout Robert Walser: *danser dans les marges*, de Peter Utz, le meilleur spécialiste de cet immense écrivain biennois.

Remplie d'optimisme, Marlyse Piétri lance, dans un grand sourire: «J'ai définitivement compris que l'édition est un combat de chaque minute. Il faudra toujours faire plus et mieux.»

Catherine Prélaz

Le livre de chevet de Marlyse Piétri

Depuis toujours, j'aime Thomas Mann. Et tout particulièrement *la Montagne magique*, qui parle de l'état de maladie. Toujours, à travers une situation particulière, son œuvre parle à tous les humains.

Metropolis, la parole pour témoin

Il y a douze ans, Michèle Stroun créait les Editions Metropolis. Cette féministe convaincue rêvait de servir une cause, mais elle a refusé les ghettos et fait évoluer sa maison. Littérature et témoignages de tous horizons en font la valeur.

Traductrice, journaliste, Michèle Stroun aime les mots et le papier. Dans son bureau genevois baigné de soleil, elle a bâti son univers au milieu des manuscrits qui s'empilent. «Les maisons d'édition m'ont toujours fascinée». Michèle Stroun rêvait d'éditer des ouvrages féministes. «Je me suis vite rendu compte que mes intérêts étaient beaucoup plus larges. Je n'aime pas les ghettos.» Il n'empêche qu'en douze ans et une centaine de titres, elle ne manquera pas une occasion de promouvoir la parole féminine. C'était déjà le cas pour le premier titre de son catalogue. «On m'avait confié le témoignage d'une femme qui avait traversé la guerre, connu les camps. Ne lui trouvant pas d'éditeur, j'ai décidé de la publier moi-même.» Les éditions Metropolis étaient nées.

Douze ans plus tard, Michèle Stroun résume l'aventure en une jolie boutade: «J'aime encore et toujours autant les livres.» Tous les titres édités, elle les défend avec conviction. Avant de publier un livre, il lui faut avoir le sentiment que «sa durée de vie sera plus longue que les six semaines que lui accordent les libraires. Un texte doit avoir quelque chose à dire, qu'il s'agisse d'un témoignage, d'un ouvrage historique ou d'un roman. Mais encore une qualité d'écriture, une forme originale.»

Si Michèle Stroun se bat pour faire connaître des livres porteurs d'une réflexion, elle a pour les œuvres littéraires qu'elle édite «de la tendresse», espérant que l'écrivain trouvera son

public. Déçue par la littérature francophone actuelle, elle publie beaucoup de romans traduits. Cependant, en période de Salon du livre, elle donne la priorité aux auteurs locaux, afin que ceux-ci rencontrent leur public.

Montrant les piles de manuscrits en attente, elle confie: «L'écriture demeure un refuge fantastique.»

C. Pz

Le livre de chevet de Michèle Stroun

Ses plus grands coups de cœur sont Marguerite Duras, et surtout Nathalie Sarraute. «Deux livres d'elle m'ont particulièrement impressionnée: *Tropismes* et encore davantage le *Planétarium*.



Photo Nicole Chuard

«J'aime toujours autant les livres», confie Michèle Stroun

Lire fait la joie des petits

Les éditions La Joie de Lire prennent les enfants pour de vrais lecteurs, et des lecteurs exigeants. Un credo qui est celui de leur fondatrice, Francine Bouchet.

Depuis une quinzaine d'année, les éditions La Joie de Lire prônent l'exigence et l'originalité avant le nombre. «Je ne cherche pas à éditer des livres qui plaisent à tout le monde, même si cela est anticommercial», sourit Francine Bouchet. Le tout premier ouvrage édité donnait le ton: *Corbu comme Le Corbusier* mettait à portée d'enfant la créativité d'un architecte de génie. «Aujourd'hui encore, je le considère comme le titre le plus réussi de tout notre catalogue. Cela dit, lorsqu'on me demande ce qu'est un bon livre pour enfants, je n'ai pas la réponse.»

Des textes simples, des images explicites: Francine Bouchet accorde beaucoup d'importance au graphisme. Et à l'originalité. Chaque livre est un objet en soi. Elle choisit ce qu'elle va éditer un peu à l'instinct, ouverte à toute idée sortant de l'ordinaire. «Mais je sais en tout cas ce que je ne veux pas faire.»

Présidente de l'Association suisse des éditeurs de langue française, la fondatrice de La Joie de Lire a choisi de se consacrer au jeune public. Dans son esprit, il n'y a pas de «petit» lecteur.

C. Pz

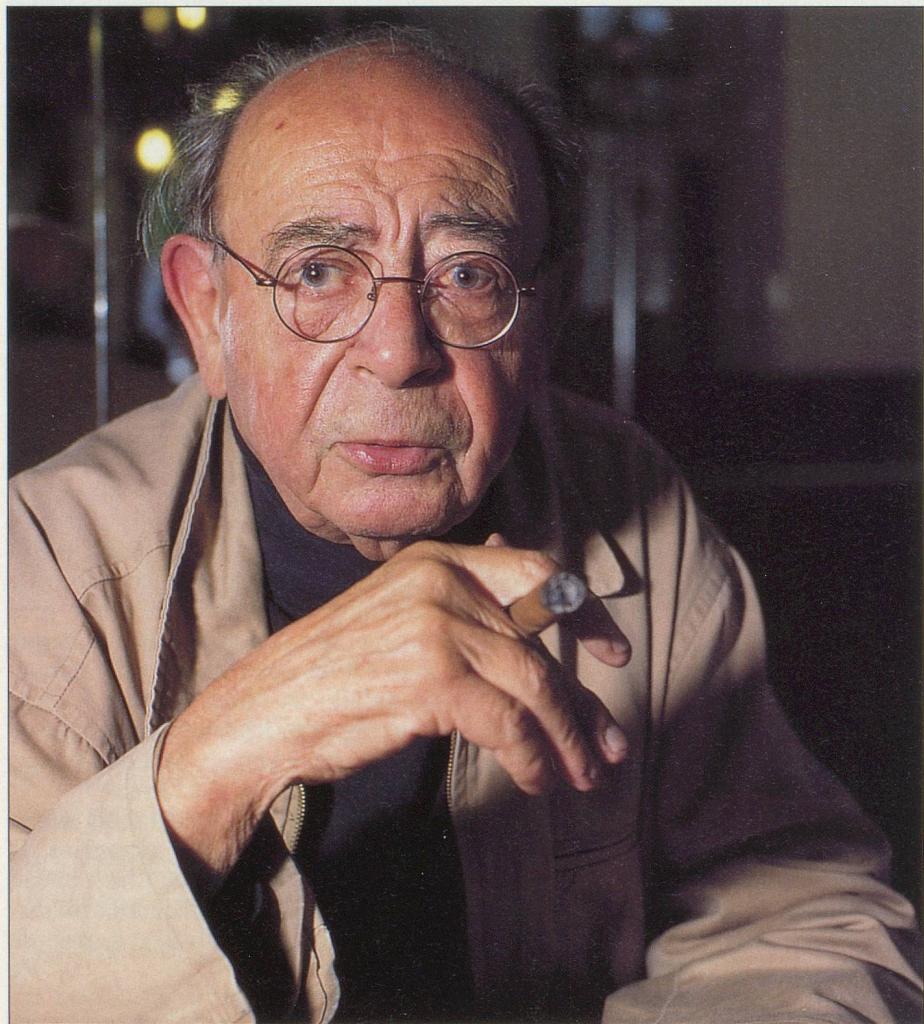
Le livre de chevet de Francine Bouchet

Je lis un peu de tout, et je fais confiance aux amis qui me recommandent certains titres. Mon auteur fétiche demeure Antonio Lobo Antunes, surtout le *Manuel des inquisiteurs*.

Georges Haldas

«Genève a une aura poétique»

Son œuvre évoque la Genève poétique. Il en a chanté les quartiers, les petites gens, et ce magnétisme inexplicable qui la rend unique. Inlassablement, de café en bistrot, Georges Haldas observe, écrit ce qu'il voit au-delà du visible.



Georges Haldas a pour habitude d'écrire dans certains cafés de Genève

– Georges Haldas, si l'on vous dit Genève, quelle est la première évidence qui vous vient à l'esprit ?

– Il me faut tout d'abord dissiper un malentendu. Etant Grec par mon père et Suisse français par ma mère, je dois vous dire que je ne me sens

pas Genevois, du moins sur un plan historique ou civique. Cependant, j'aime beaucoup Genève. Ici, ce que j'aime avant tout, c'est que je me sens très présent au monde. C'est ici que je peux penser aux grands problèmes qui me sollicitent, qu'il

s'agisse d'Israël et du monde arabe, des Balkans, de l'Algérie ou de la Russie. Genève est une petite grande ville qui ne vous dévore pas, qui permet une respiration avec tout ce qui est autour. Pour moi, Genève est comme une petite rose, une rose des vents au cœur de l'Europe. Je ressens ici une ouverture psychique, mais aussi physique. Si vous montez au sommet de la tour Saint-Pierre, vous voyez la France tout autour.

– Y a-t-il à Genève un lieu particulièrement symbolique pour vous ?

– J'aime beaucoup la place Neuve. Il y a tout d'abord, au centre de la place, ce général Dufour. On le voit solide sur son cheval, bien enraciné, mais il a le doigt pointé en avant, il montre l'horizon, quelque chose qui est au-delà. Et puis j'ai un amour profond pour ses quartiers, pour leur diversité, pour les choses les plus ténues : le cri des mouettes qui symbolise pour moi Genève en hiver, le premier merle qui se met à chanter lorsque je traverse la plaine de Plainpalais à la pointe de l'aube.

– A vos yeux, Genève a-t-elle conservé une certaine beauté ?

– Naturellement, même si elle a beaucoup changé. Cependant, je n'ai pas la nostalgie du passé, parce qu'en nous, il y a toujours deux villes : celle d'aujourd'hui, mais surtout la ville que l'on a connue enfant, celle où l'on a découvert la vie.

«Mon royaume au bord de l'Arve»

– Quelles images sont restées les plus vives, de cette ville intime, que vous continuez de porter en vous ?

– Je revois par exemple la rive gauche de l'Arve. C'était un immense village, fait de roulettes, celles des manouches, des gens des carrousels. Il y avait d'admirables

petites maisons, avec des sentiers, de charmants portails, des cages pour les oiseaux. De loin, on entendait le murmure de la ville, c'était Genève sans être Genève. Ce lieu, je le nommais le royaume. Je revois aussi les halles de l'Ile. Il y avait les halles aux poissons, un petit marché sous les platanes, deux bistrots. C'était un vrai tohu-bohu de maraîchers qui s'interrogeaient. Aujourd'hui, c'est un lieu absolument mort. Mais ma mémoire rend présent ce qui est révolu dans le temps et dans l'espace, de sorte que cette ville est au-delà de moi. Je la vois, je la sens.

– Certains endroits ont-ils été préservés ?

– Je continue de beaucoup aimer les bords de l'Arve, qui sont l'un des derniers quartiers populaires de Genève. L'Arve me rappelle l'aspect lisse de certaines rivières françaises telles que les peignait Corot, avec ses saules. Du passé, il reste de toutes petites parcelles. C'est, par exemple, le petit jardin du Musée d'ethnographie, à deux pas des cafés où je travaille. C'est un lieu minuscule, avec juste deux bancs, qui invite à la méditation.

«Quelque chose de magnétique»

– Vous parlez des Bastions... et nous revoilà à la place Neuve.

– J'éprouve à la place Neuve un sentiment très étrange. C'est comme si il y avait là un centre magnétique. Ici, j'ai rêvé de voir se constituer un institut de la vie, qui rassemblerait toutes les disciplines actuellement dispersées pour qu'elles réfléchissent ensemble sur le sens de la vie. J'ai un radar qui capte ici quelque chose d'unique, un impondérable que je ne peux pas définir. Ainsi, toute la réalité physique est doublée par une réalité invisible, qui est la plus importante et qui la fonde.

– Genève est donc une ville poétique...

– Jamais je n'aurais pu écrire ailleurs comme j'écris ici. Je n'aurais jamais été inspiré d'écrire si la ville n'avait pas ce quelque chose. Mais pourquoi y a-t-il des êtres, des lieux, ou le murmure d'une fontaine la nuit qui déclenchent en nous un sentiment

poétique intense? C'est tout à fait mystérieux.

– Vous étiez très attaché aux gens de Genève. L'êtes-vous encore?

– Malheureusement, je les vois moins. J'ai aussi moins de plaisir à circuler en ville. Auparavant, il y avait de petits magasins, plus avantageux, on y rencontrait plus facilement les gens. Et puis il y avait des types incroyables dans les quartiers, tout un humus humain. Il y avait les gens de Genève, et puis ceux d'ailleurs. A travers un poète espagnol avec qui je discutais des heures, je revivais toute la guerre d'Espagne. Avec un Russe exilé ici, j'ai tout appris de la Révolution d'octobre... comme si les grands événements mondiaux se vivaient ici. Vous voyez, je vous disais que les institutions internationales ne m'intéressent pas en tant que telles. Mais si elles sont venues là, c'est signe que quelque chose d'intime doit exister. Genève a une espèce d'aura.

– Comment cette aura se manifeste-t-elle à vous?

– Durant des années, j'ai beaucoup travaillé à Paris, et je rentrais par le train de nuit. Lorsque j'arrivais à la hauteur de la Plaine, je voyais le Rhône, le Salève dans l'aube, et j'éprouvais ce contraste entre un Paris fiévreux et cette impression de rentrer dans quelque chose de silencieux, d'un peu paumé, que j'aimais d'autant plus que c'était un peu paumé. Ça a toujours été un bonheur de retrouver Genève.

«La couleur du lac à l'aurore»

– Etes-vous aussi attaché au lac?

– Je l'aime bien, il est profondément lié à ma double appartenance. Lorsque, petit, je regardais mon père se promener le long du quai, je revoyais nos promenades en Grèce, au bord de la mer. Le lac et la mer sont jumelés en moi. Cela étant, la douceur lémanienne, je m'en mifie un peu, elle a un pouvoir soporifique, elle endort un peu les gens. Je me souviens du lac au petit matin, après des nuits d'errance poétique aux Pâquis. La couleur de l'eau à l'aurore, au débouché d'une petite ruelle... magnifique!

– Vous n'aimez pas qu'on dise de vous que vous êtes un écrivain genevois. Vous êtes pourtant bien le poète de Genève...

– Chaque grande ville, me semble-t-il, a celui qui en établit le statut poétique. Le poète est celui qui éprouve une hyperréceptivité aux choses. Une ville y a son miroir, elle a son point de concentration dans la sensibilité de celui qui lui découvre des choses que les autres aiment, mais sans en avoir tout à fait conscience. Je pense que je donne un statut poétique à Genève, mais à partir de choses très concrètes: ses rues, ses oiseaux, les cris des enfants qui percent les premiers brouillards de novembre, la couleur de l'aube... Si je reviens à Genève en avion, quand je revois l'eau du lac, j'éprouve un sentiment très fort. De même, par une belle fin de journée d'été, si je reviens par la route suisse, que je passe vers Mon-Repos pour arriver sur le quai: les façades dorées, le bleu très léger du lac, la couleur de l'air, le profil de la ville... il y a quelque chose, cette aura, que je ressens très fortement. Ça, c'est Genève... Genève, on peut la voir sur le plan historique, civique, économique, social, politique. Tout cela existe et je comprends que l'on s'y intéresse. L'aura ne nie pas tout cela: elle est au-delà, elle le transfigure.

Entretien: Catherine Prélaz

A lire: *La Légende de Genève*, Georges Haldas, Editions L'Age d'Homme. Mais encore: *La Légende des cafés*; *Gens qui soupirent, quartiers qui meurent*; *Boulevard des philosophes*; *Chronique de la rue Saint-Ours* (ces trois derniers textes ont été rassemblés dans *l'Air natal*, l'Age d'Homme, 1995).

Le livre de chevet de Georges Haldas

Actuellement, je me penche sur un certain nombre de correspondances entre deux figures majeures: le Christ et le philosophe grec Socrate, «Monsieur Socrate», comme j'aime à l'appeler.

A Peney, un café comme on les aime

JARRET DE VEAU À L'AIL DOUX, POLENTA

Pour quatre personnes

Ingrédients: 1 jarret de veau de 1 à 1,2 kg, 1 tête d'ail, 2 carottes, 1 oignon, 1 poireau, sel, poivre, fond de veau, 200 g de polenta grosse, 80 g de polenta fine, 1/2 oignon ciselé, 1 l de bouillon de poulet, 1/2 l de crème, 100 g de parmesan râpé, 3 petits fromages ronds Bel Paese, des graines de courge, un peu de porto.

Préparation: Faites parer le jarret de veau par le boucher. Ficelez la viande contre l'os en faisant trois tours pour qu'elle tienne attachée à la cuisson. Assaisonnez, colorez à l'huile fumante sur toutes les faces. Déposez-le dans une cocotte. Faites revenir les carottes et le poireau dans la poêle où vous avez fait colorer le jarret. Déposez un peu de farine sur les légumes, déglacez au porto. Versez votre fond de

veau sur la viande. Il doit la recouvrir et dépasser d'un centimètre la chair. Placez les légumes par-dessus, fermez votre cocotte ou recouvrez-la d'un papier d'alu percé au centre. Faites cuire deux heures et demie dans un four chauffé à 110°-120°. Une fois cuit, le jarret doit rester ficelé. Faites réduire le jus de cuisson, ajoutez l'ail blanchi, passez le jus au chinois, assaisonnez et nappez la sauce sur le jarret.

La polenta: faire suer l'oignon ciselé à l'huile d'olive sans coloration, ajoutez la polenta grosse, mouillez avec le même volume de bouillon de poulet, faites cuire tout doucement en mouillant progressivement, comme un risotto. Ajoutez la polenta fine en fin de cuisson, ajoutez la crème, cuire encore cinq minutes, incorporez le parmesan et le fromage Bel Paese, chauffez brièvement et servez. Accompagnez d'un merlot ou d'un pinot genevois!



Le Café de Peney a conservé une allure de bistrot de campagne, à deux pas du Rhône. On peut y arriver en bateau, y déguster une cuisine de choix et prolonger sa promenade.

Philippe Chevrier, patron du prestigieux Domaine de Châteauvieux, à Satigny, a toujours eu un faible pour la cuisine de bistrot, roborative, sans artifice, mais fine au goût. Lorsqu'il a appris que le Café de Peney, tout près de Châteauvieux, était à reprendre, il n'a pas hésité à s'offrir ce deuxième établissement. C'est Alain Gaudard, maître d'hôtel chez Philippe Chevrier depuis huit ans et formé chez Marc Veyrat, qui assure la bonne marche du café, tandis qu'Arnaud Bogard est aux cuisines.

Il règne dans ce bistrot centenaire une ambiance qui met chacun à l'aise. Le mobilier ancien est égayé par des couleurs pimpantes et les grandes baies vitrées de la véranda rendent l'endroit lumineux et joyeux. Midi et soir, le café est plein et les clients s'y sentent tellement bien qu'ils restent attablés jusque dans l'après-midi. Inutile donc de préciser qu'il faut réserver, surtout lorsque les beaux jours permettent de s'installer en terrasse.

Un plat du jour, assorti d'une salade et d'un dessert, à 18 fr., attend

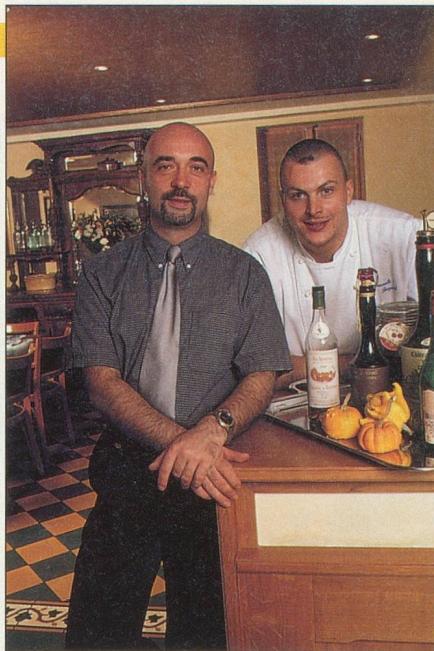
CAFÉ DE PENNEY

Route d'Aire-la-Ville, 1242 Peney-Dessous, tél. 022/753 17 60.

Ouvert tous les jours.

N'oubliez pas de réserver.

Pour les bateaux: réservation et horaire, tél. 022/732 29 44.



Photos Erling Mandelmann

Alain Gaudard et Arnaud Bogard

les convives de midi. Pour les plus ambitieux, un menu à 47 fr. est servi midi et soir. Il comprend deux entrées, un plat et un dessert. Arnaud Bogard, le jeune cuisinier, propose également, le samedi à midi, un «plat canaille» à 22 fr. «C'est un vieux

terme de cuisine, qui désigne les plats uniques qu'on mangeait volontiers avec les doigts», explique le chef. Pot-au-feu ou mijotée de cochonnaille se retrouvent fréquemment sur la table des habitués du samedi.

A la carte, qui change chaque mois, des grands classiques demeurent, comme les cuisses de grenouilles à la provençale ou les joues de cochon. Au printemps, les petites volailles, les morilles et les asperges font leur apparition. En dessert, le cuisinier préfère les vraies recettes de tradition comme la tarte aux pommes et les compotes. Le menu que nous avons goûté donnait un excellent aperçu des talents du chef: un foie gras en torchon avec une compote de figues, des langoustines et noix de saint Jacques aux agrumes et mousse de brocoli, suivi du jarret de veau, fondant et parfumé à souhait, assorti d'une polenta onctueuse. La carte des vins offre une palette remarquable des excellents crus du Mandement. Les vins du Domaine des Pendus et des

Domaines du Paradis et du Clos des Pins donnent, en blanc comme en rouge, une image flatteuse de ce vignoble genevois en plein essor.

Le Café de Peney est aussi un but de promenade charmant. En bateau, la balade au fil du Rhône débute au mois d'avril. On embarque par exemple au centre de Genève, au quai des Moulins en l'Île ou à la Coulouvrenière, pour descendre le Rhône jusqu'au Pont de Peney. Au passage, vous verrez peut-être des grèbes castagneux, des goélands leucophées ou des sternes pierregarins. Après le dîner, vous pouvez repartir par bateau. Pour l'aller et retour, il faut compter deux heures quarante-cinq. Bon vent et bon appétit!

Maud Ledoux

Le livre de chevet d'Arnaud Bogard, cuisinier au Café de Peney:

«La Cuisinière genevoise», éditions Slatkine, livre de recettes du 19^e siècle.

Les plats typiques

Aujourd'hui, le canton de Genève regorge de bonnes adresses en matière culinaire. Mais la cuisine d'autrefois ne faisait guère de chichis. Il en subsiste quelques grands classiques.

Genève et sa région, pourtant à deux pas de la France, n'a guère développé ses talents gastronomiques avant la seconde moitié du 20^e siècle. Les recettes anciennes témoignent plutôt de la vie simple des campagnes, où les plats devaient être roboratifs.

Lorsqu'on pense aux mets typiquement genevois, on songe immédiatement à la longeole, cette saucisse de couenne de porc parfumée, selon les coutumes, de graines de fenouil ou de graines de carvi, appelé aussi cumin des prés.

La longeole est un produit de charcuterie dont les Genevois sont aussi fiers que les Vaudois de leur saucisse aux choux. Son originalité réside dans sa composition: outre la chair à saucisse de porc, elle contient une

bonne part de couenne de porc hachée. C'est pourquoi elle requiert une cuisson longue toute en douceur qui permet aux graisses de fondre, sans risquer l'explosion. Placez la saucisse dans une eau à peine frémisante (80°) durant trois heures environ. Selon certains, il est impératif de la piquer, mais d'autres crient au sacrilège! La longeole, que l'on déguste de l'automne au printemps, s'accompagne volontiers de pommes de terre cuites, pour plus de raffinement, au vin blanc perlan. La saucisse doit être fondante en bouche, peu à peu attendrie par la patiente cuisson.

Honneur aux vins

Dans les autres spécialités, on citera évidemment la féra à la genevoise. Le poisson du lac, poché, est assorti d'une sauce composée d'un roux blond, mouillé d'un peu de court-bouillon, auquel on ajoute 1,5 dl de perlan. Dès refroidissement,

on y mélange un jaune d'œuf, 1 dl de crème et un soupçon de citron, et on la réchauffe pour mieux en napper le poisson.

La fricassée de porc, liée au sang, est un classique de l'hiver, tout comme le cardon, servi en gratin. Ce légume, plutôt méditerranéen, qui pousse sur un sol sablonneux, a réellement pris ses quartiers d'hiver en pays genevois.

Accompagnez tout cela d'un vin genevois, syrah ou gamaret, cornalin ou pinot, le choix est vaste, puisqu'il y pousse plus de vingt cépages! Pour les blancs, le chasselas n'a pas le monopole, puisque le chardonnay, le pinot blanc, le muscat, le sauvignon côtoient également les cépages du nord, comme le gewürztraminer.

Ces vingt dernières années, le vignoble genevois a véritablement changé d'aspect, pour un résultat époustouflant. Dès 1984, Genève a introduit l'AOC, l'appellation d'origine contrôlée, qui a mis de l'ordre dans la production. Allez donc déguster quelques crus du côté de Satigny, la plus grande commune viticole du canton, avec ses 488 hectares de vignes!

M. L.

Guy-Olivier Segond

L'être humain derrière le politicien

Guy-Olivier Segond est certainement le plus célèbre des Genevois contemporains. Depuis plus de vingt ans, il met son énergie, ses compétences et sa sensibilité au service de la communauté. A quelques mois de son départ de la scène politique, nous avons tenu à vous présenter l'homme qui se dissimule sous l'écorce du politicien.

Tout au long de sa carrière, Guy-Olivier Segond a contribué à améliorer, dans la mesure du possible, la vie de ses semblables. Derrière ce radical à tendance sociale très marquée, se cache un homme généreux, créatif et clairvoyant, un poète amoureux des petits trains et des voyages lointains. Un être à la fois ambitieux et discret, bref, un homme complexe, qui laissera une trace bien visible dans le

paysage politique et social du canton de Genève.

Dans le portrait officiel publié par l'Etat de Genève, il se définit en quelques lignes sibyllines. Né le 14 septembre 1945, originaire de Genève, célibataire, protestant, licencié en droit. Sa trajectoire politique est précoce et fulgurante. Conseiller administratif de la ville de Genève en 1979, Guy-Olivier Segond fut tour à tour maire de Genève et conseiller national, avant d'être élu au Conseil d'Etat en novembre 1989. Pour en connaître un peu plus, nous l'avons rencontré dans son fief de la rue de l'Hôtel-de-Ville.

**«J'ai été élu
maire de Genève
à l'âge de 33 ans»**

– Pouvez-vous nous parler de votre enfance et de votre milieu familial, afin de vous situer ?

– Je suis issu d'une famille de tradition protestante. Mon père était conseiller juridique du Bureau international du travail, puis de l'Organisation internationale des migrations. J'ai une sœur et un frère. J'ai eu une enfance heureuse pour l'époque, avec une scolarité régulière.

– Y a-t-il un événement qui a marqué votre enfance ?

– Oui, j'ai un souvenir précis, qui m'a donné, par la suite, le goût du

chemin de fer miniature. Au début des années cinquante, nous passions régulièrement les vacances en France, chez mon grand-père, qui était pasteur à Nantes. C'était, à l'époque, une expédition qui demandait pratiquement deux jours. J'ai encore dans l'oreille les bruits des wagons sur les rails, les coups de sifflet de la locomotive à vapeur, sa difficulté à attaquer certaines pentes. A la fin du voyage, que l'on passait en bonne partie à la fenêtre des wagons, on arrivait à la gare de Nantes en fin de journée, sales, couverts de particules de charbon et d'éclats métalliques. C'était une véritable aventure collective. On y croisait des mutilés de guerre, qui nous impressionnaient: on croyait voir dans ces blessés de guerre des John Silver, issus de *l'Île au trésor*.

– Après cette enfance, il y a eu la période des études. Comment s'est fait le choix de votre carrière ?

– Après les études primaires et secondaires, j'ai obtenu une maturité classique (grec et latin), ce qui était de tradition dans ma famille. Ensuite, je suis entré à l'Université, en faculté de droit. J'ai rapidement obtenu ma licence en droit avant de compléter ma formation à la London School of Economics, puis ensuite à Dallas, au Texas, et à la Columbia University de New-York, une école de journalisme qui m'a été bien utile dans mes activités politiques. J'ai ensuite été assistant du doyen de la Faculté de droit, Christian Dominicé, puis j'ai rencontré André Chavanne, qui m'a proposé une fonction de conseiller juridique du Département de l'instruction publique. Après mai 68, c'était une période très créative et c'était aussi une période de vaches grasses sur le plan de la conjoncture. Je garde un très bon souvenir de ces dix années passées au côté d'André Chavanne.

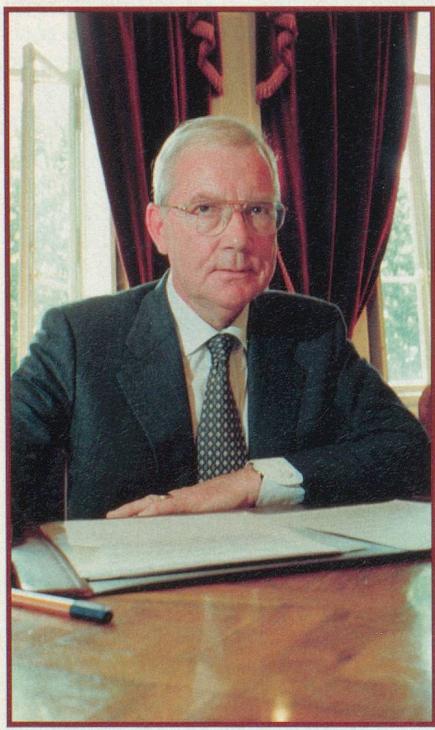


Photo Pascal Frautschi / TG



Photo Olivier Vogelsang / TG

Durant ses rares loisirs, Guy-Olivier Segond apprécie les balades et les voyages

– N'avez-vous jamais imaginé prendre une voie différente que celle de la politique ?

– Non. Gilbert Duboule, président du Conseil d'Etat, m'a présenté au parti radical genevois, qui recherchait de jeunes candidats pour les élections fédérales de 1971. J'ai fait un très bon résultat, même si je n'ai pas été élu. J'ai ensuite été le chef d'état-major de la campagne d'Henri Schmitt pour le Conseil fédéral. Il a été battu par Georges-André Chevalaz, mais ça m'a permis de passer en deux ans d'une élection locale à Genève jusqu'au mécanisme de désignation du Conseil fédéral. Par la suite, j'ai repris les choses dans un ordre plus logique: j'ai été élu au Conseil administratif de la ville de Genève et maire à l'âge de 33 ans.

– La politique ne vous a pourtant pas apporté que de bons souvenirs ?

– Je n'ai pas été élu au Conseil national en 1971, ni en 1975. C'est en 1979 seulement que j'ai accédé à ce mandat. La politique est une longue patience: il faut une conviction, des

idées, mais surtout de la ténacité et de l'humour, pour résister à tous ces dimanches soir de défaite, qui surviennent généralement après un engagement intense, physique et intellectuel.

«Un homme public doit préserver son jardin personnel»

– Vous êtes d'origine genevoise. Comment définissez-vous le Genevois type ?

– Les vrais Genevois sont des gens attachés au lieu. Ils sont élevés dans une certaine tradition réformée, mais aussi une tradition républicaine, qui incite à une forme d'engagement civique de service à la communauté. Le Genevois, dans le meilleur sens du terme, est quelqu'un d'assez rigoureux, mais sans étroitesse. Tous les gens qui incarnent l'esprit de Genève sont des gens qui ont défendu des idées. C'est Calvin, le réformateur, c'est Jean-Jacques Rousseau, le

citoyen de Genève, c'est Henri Dunant, le fondateur de la Croix-Rouge, c'est Pictet-de-Rochemont, qui a obtenu la reconnaissance et la garantie de la neutralité suisse au Congrès de Vienne. Plus près de nous, c'est Jean Piaget, qui s'est intéressé au mécanisme d'acquisition des connaissances du petit enfant.

– Le Genevois est parfois aussi représenté comme un personnage râleur et frondeur. Vous reconnaissiez-vous dans cette caricature ?

– Répondant à l'esprit de Genève, tourné vers l'extérieur, il y a l'esprit genevois, revendicateur et râleur qui, d'une certaine manière, est attachant. Personnellement, je n'ai pas le caractère râleur du Genevois de Saint-Gervais, des Pâquis ou des Eaux-Vives. Je pense que j'ai plus le caractère du Genevois qui essaie de rester fidèle à l'esprit de Genève.

– Comment vous définissez-vous ?

– J'ai une attitude un peu britannique, qui crée facilement une certaine distance avec les gens. Je ne me

confie pas facilement, je veille, tout en étant une personnalité publique, à avoir une zone qui me reste à moi: je n'ai jamais accepté, par exemple, que la télévision ou les journaux viennent photographier mon appartement. Chaque homme public doit arriver à préserver un jardin personnel.

– On vous voit beaucoup, partout, à la télévision, dans la presse, mais finalement, on ne vous connaît pas très bien. Cela provient-il de cette volonté de conserver un jardin personnel?

– Ceux qui me sont proches me connaissent bien, avec mes qualités et mes défauts, mes goûts et mes aspirations. Cela n'intéresse personne de savoir où j'ai acheté ma dernière cravate, ce que j'ai dans mon frigo, quel livre je suis en train de lire, quelles sont les destinations de mes voyages, etc. Il faut conserver une sphère privée, sinon on vit en permanence, 24 heures sur 24, sous les feux des projecteurs: on pourrait avoir l'impression d'être un nudiste qui entre dans un bal masqué...

– Vous avez la réputation de travailler quinze heures par jour en moyenne. Que faites-vous de vos rares loisirs? Avez-vous une véritable passion, hormis la politique?

– J'ai toujours veillé à garder pour moi un jour par semaine et quatre semaines de vacances par an. Je les ai passées dans des lieux où il était pratiquement impossible de me reconnaître. J'ai voyagé sur un cargo de ravitaillement des îles Marquises,

j'ai effectué, en jonque, la descente du Mékong, je me suis rendu à l'île de Pâques, je suis allé récemment au Ladakh et au Cachemire. J'ai des loisirs plutôt aventureux. D'autre part, j'aime bien lire et j'aime aussi bien écrire: il y a quelques années, j'ai écrit des scénarios de films et de feuilletons TV. Et puis, je possède une collection de chemins de fer miniatures...

– Les scénarios pour le cinéma ou la télévision ont-ils été réalisés ou sont-ils restés à l'état de projets?

– Deux parmi eux ont été réalisés, d'autres n'ont pas vu le jour. L'un était assez amusant: il mettait en scène le Conseil fédéral, avec une intrigue policière. Il était considéré comme excellent, mais impossible à réaliser. Quatre ans plus tard éclatait l'affaire Kopp... Les films sont sortis sous un pseudonyme, en France.

– On n'en saura pas plus?

– Non!

– Avez-vous découvert un pays où vous aimeriez vous établir pendant un certain laps de temps?

– J'ai bien aimé le Laos, que j'ai découvert lors de la descente du Mékong en jonque. J'ai vu, dans ces régions, des femmes orpailleuses, qui trouvent des pépites d'or dans le Mékong. J'ai bien aimé Luang Prabang, l'ancienne ville impériale, un peu endormie dans son passé. Par sa lumière, par l'élément paisible qu'amène le fleuve, par les odeurs qui se dégagent des temples et des monastères, elle donne l'impression d'une Asie aujourd'hui disparue.

– Vous avez sacrifié votre famille sur l'autel de la politique. Vous arrive-t-il, avec le recul, d'avoir des regrets?

– Non, je n'ai pas de regrets: j'ai une vie intéressante, partagée par des amis et des amies. Je ne peux pas dire que j'ai fait le sacrifice d'une vie familiale à cause de la politique, même si je suis célibataire: c'est une situation qui est plus juridique qu'aflective!

«Je n'ai pas peur de me retrouver seul dans la vie»

– N'avez-vous pas peur de vous retrouver seul un jour?

– Je n'ai pas peur de la solitude. Il m'est arrivé de me retrouver seul dans le domaine politique: il y a une quinzaine d'années, j'étais le premier homme politique à dire que la Suisse devait adhérer à l'Union européenne. Cette position était vraiment solitaire. J'ai été seul dans la maladie, pour des raisons de discréction. J'ai eu une longue période de dialyses, qui a été suivie par une greffe du rein, de longs séjours hospitaliers. On se retrouve alors seul dans sa chambre d'hôpital avec soi-même. La solitude ne me fait pas peur.

– Cette période de maladie que vous avez traversée a-t-elle changé votre façon de voir le monde ou votre façon de vivre?

– Toute personne qui frôle la mort change, ce qui était mon cas au moment de la greffe du rein et, par la suite, lors d'une opération du cœur. J'ai vécu cette expérience tôt, à l'âge de 40 ans: j'ai appris à la gérer, en m'organisant et en maintenant le secret. Cette expérience m'a permis de voir la vie d'une manière un peu différente: alors que j'étais maire de Genève, j'ai constaté que, lors de mon hospitalisation, qui a duré huit semaines, la ville continuait à fonctionner et les trams à rouler!

– A quelques mois de quitter vos fonctions, vous avez sans doute effectué un premier bilan?

– Je crois que ce n'est jamais fini. Il faut faire attention: la politique, c'est un mandat, pas un métier! Il faut s'arrêter avant que le mandat ne devienne une manière de vivre. J'ai eu de grandes satisfactions. Naturellement, quand je quitterai mes fonc-

MES PRÉFÉRENCES

Une couleur

Une fleur

Une odeur

Une recette

Un écrivain

Une musique

Un film

Un peintre

Un pays

Une personnalité

Une qualité humaine

Un animal

Une gourmandise

La couleur bleue

La rose jaune

Le tilleul en fleur

Le risotto aux truffes blanches

Dino Buzzatti

Le vieux jazz

American Graffiti

Paul Klee

Le Laos

Ramsès II

La tolérance

Le kangourou

Le gingembre confit



Photo Eric Aldag / TG

Guy-Olivier Segond s'investit pour les bonnes causes

tions, j'aurai encore quatre ou cinq projets que je n'aurai pas eu le temps de lancer ou de terminer. Mais je n'ai pas encore fait un bilan.

– Vous avez contribué à l'amélioration de la vie des personnes âgées. Comment voyez-vous leur avenir ?

– Je pense que la situation des personnes âgées est acquise. Elles vivent dans un pays riche, dans un canton riche: elles n'ont rien à craindre. Mais ce n'est pas l'action dont je suis le plus fier.

– Quelles sont alors les actions qui vous ont apporté le plus de satisfactions ?

– Par exemple, la construction de cent places de jeux pour enfants dans les préaux et dans les parcs de la ville de Genève était un programme qui n'allait pas de soi sur le plan politique. Concrètement, cela a changé la vie des familles. Une autre décision qui était très importante – elle a sauvé des vies humaines! – était l'introduction, avant l'autorisation des offices fédéraux, des trithérapies pour les personnes atteintes du sida. Le fait d'avoir réussi, avec l'accord de tous les partis, à mettre en place l'assurance maternité cantonale est aussi un bon succès.

– Qu'est-ce qui vous révolte profondément ?

– Ce qui me choque, c'est de voir la lenteur avec laquelle la vie politique

suisse se développe. Prenons l'exemple de l'adhésion à l'Union européenne: il y a non seulement un immobilisme dans la pensée, mais aussi dans la réflexion. Une mesquinerie qui consiste à calculer ce que l'on gagne ou ce que l'on perd en valeur monétaire, alors qu'on ne parle jamais du plus gros acquis de l'Union européenne, qui est d'avoir établi la paix et la démocratie sur le continent depuis maintenant cinquante ans, entre des Etats qui avaient provoqué deux guerres mondiales dans le passé.

«J'ai fait rire de nombreuses salles en imitant Emil»

– Est-ce que vous aimez rire et qu'est-ce qui vous fait rire ?

– Je n'aime pas l'ironie, mais j'aime bien recourir à l'humour, qui est une manière de reconnaître la réalité sans vraiment lui donner son consentement. J'ai de bons talents de conteur et d'imitateur. J'ai fait rire de nombreuses salles en imitant Emil. J'ai aussi des talents de clown, qu'il faudrait développer: il y a dans chaque homme politique un côté cabotin et un côté comédien! Ce qui me fait rire, cela peut être soit de grosses farces, soit au contraire un humour

plus fin, plus élégant et un peu lunaire.

– Y a-t-il un personnage qui vous amuse particulièrement ?

– Oui, j'ai bien aimé ce que faisait Dimitri. J'ai adoré aussi les films des numéros de Grock. Pierre Richard, que j'ai rencontré à plusieurs reprises, a une personnalité attachante: derrière des ressorts comiques, il a une vision de la vie qui est saine et tonique.

– Pensez-vous être un homme heureux ?

– Je suis un homme heureux: j'ai pu faire coïncider ma passion et ma profession. C'est une grande chance, quelle que soit l'activité humaine dans laquelle on vit.

– Comment envisagez-vous votre avenir, après le 30 novembre 2001 ?

– Autant j'ai été planificateur et organisateur dans le domaine professionnel, autant j'ai toujours pris les décisions qui me concernaient personnellement au dernier moment, en laissant les choses ouvertes jusqu'aux cinq dernières minutes, pour reprendre le titre d'un feuilleton! Au fond, ce que j'espère dans la nouvelle période de vie qui va s'ouvrir devant moi, c'est d'une part, avoir un peu plus de temps pour moi et mes proches et, d'autre part, ne plus avoir besoin de toujours tout expliquer ce que je fais et pourquoi je le fais. Après une trentaine d'années de service public, j'ai dit ce que j'avais à dire. Je pourrai me consacrer maintenant à d'autres sujets.

Interview: Jean-Robert Probst

Le livre de chevet de Guy-Olivier Segond

J'aime bien les bandes dessinées de Cosey – la série des *Jonathan* –, mais il y a un livre peu connu que j'ai bien aimé: *All the King's Men*, qui se traduit par *les Fous du roi*, un roman américain du Sud, écrit par Robert Penn Warren.

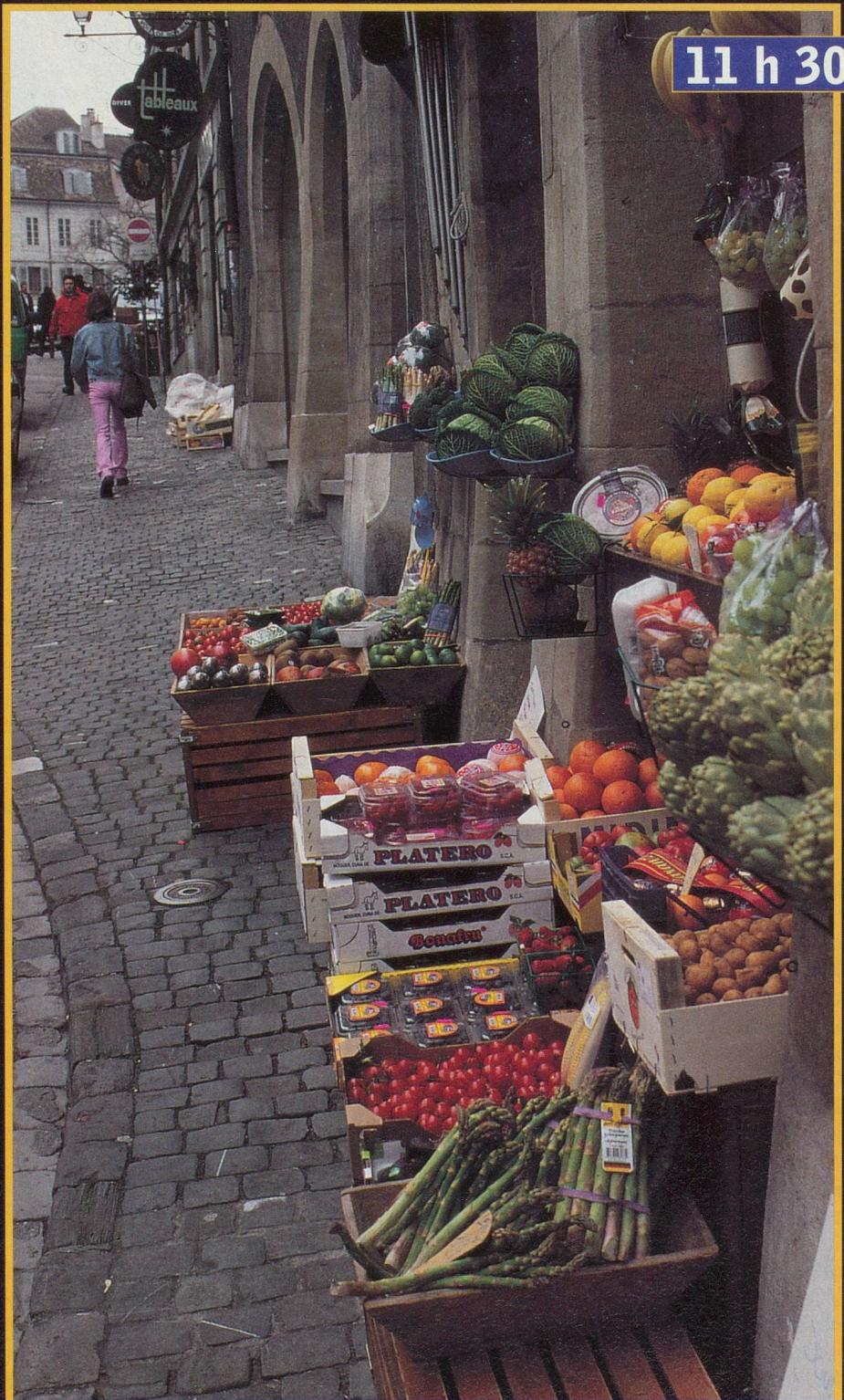
En flânant dans la vieille

Erling Mandelmann, notre photographe, a suivi les touristes. Qu'ils partent de Plainpalais, de la place Neuve ou des Rues-Basses, tous, invariablement, empruntent les ruelles qui mènent à la cathédrale. C'est là, au sommet de la vieille ville, que bat le cœur de la cité. Les rues et les places portent des noms célèbres dans le monde entier. La place du Bourg-de-Four, la rue Calvin ou encore la rue Henri-Fazy. Il fait bon flâner dans ces venelles sans âge, qui abritent des bouquinistes, des galeries, des musées et des petits bistrots. Le Café Papon, datant du 16^e siècle, a accueilli Napoléon et Beethoven.

Fixées aux murs des anciennes bâtisses, les plaques gravées marquent la naissance ou le passage des grands hommes qui ont contribué à la renommée de la ville. Laissez-vous séduire par les images...

J.-R. P.

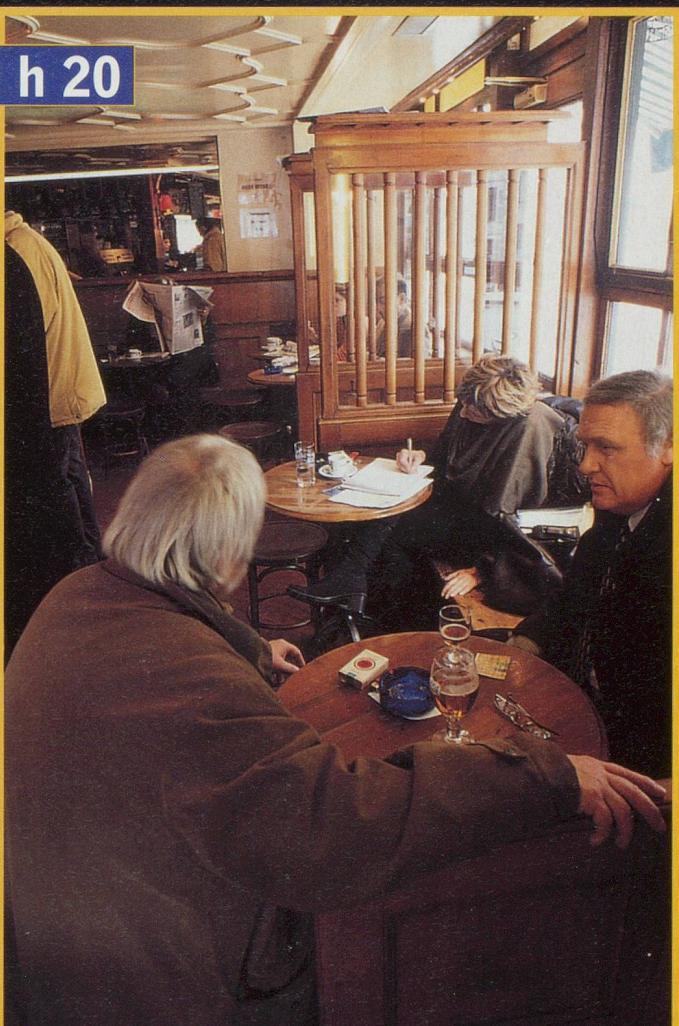
Photos Erling Mandelmann



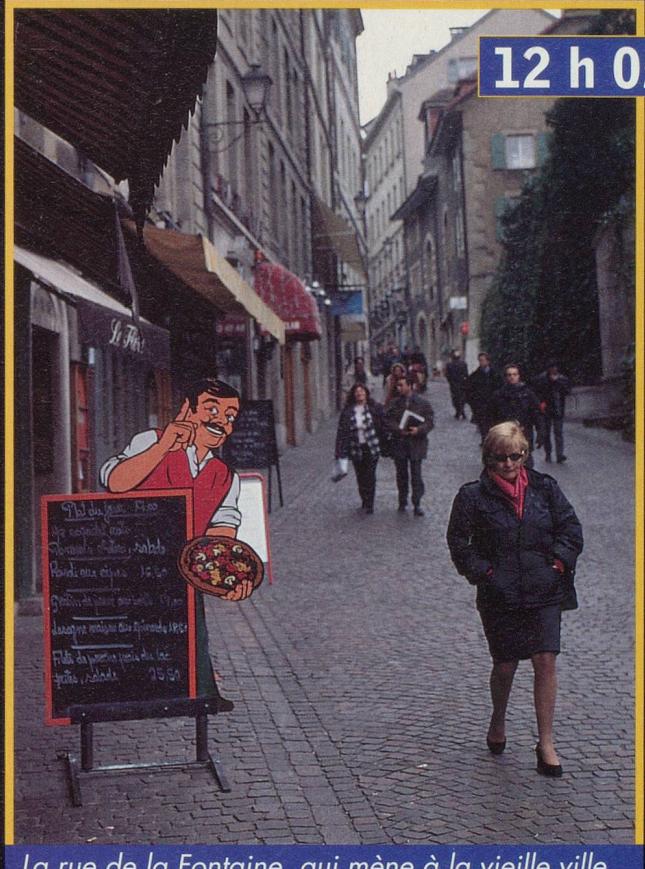
Magasin de fruits et légumes en face du Palais de Justice

ville

12 h 20



12 h 05



La rue de la Fontaine, qui mène à la vieille ville

13 h 05



La célèbre place du Bourg-de-Four et ses bâdauds

13 h 10



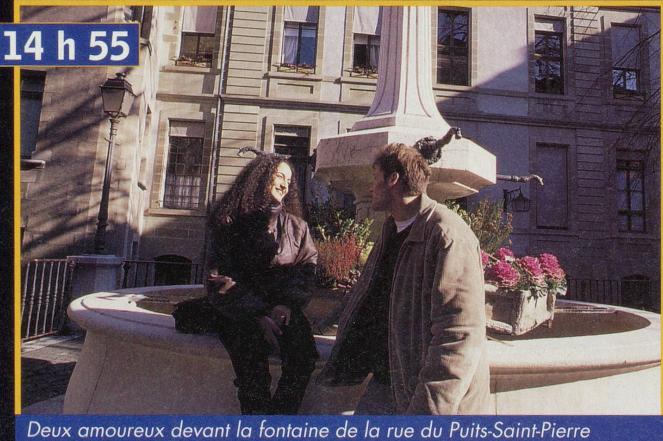
Repas en tête à tête au Café Papon, le plus ancien de Genève

14 h 25



La librairie Ancienne, à l'angle de la rue de la Boulangerie

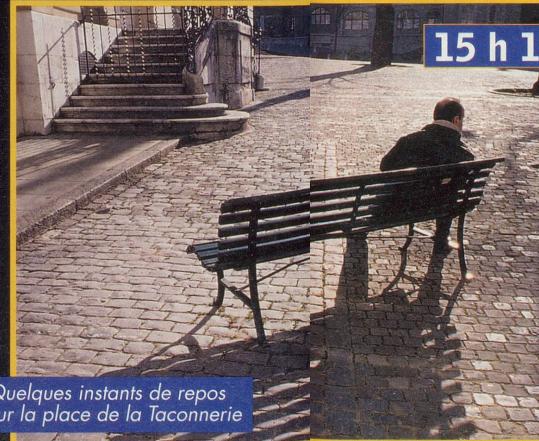
14 h 55



Deux amoureux devant la fontaine de la rue du Puits-Saint-Pierre

Quelques instants de repos sur la place de la Taconnerie

15 h 10



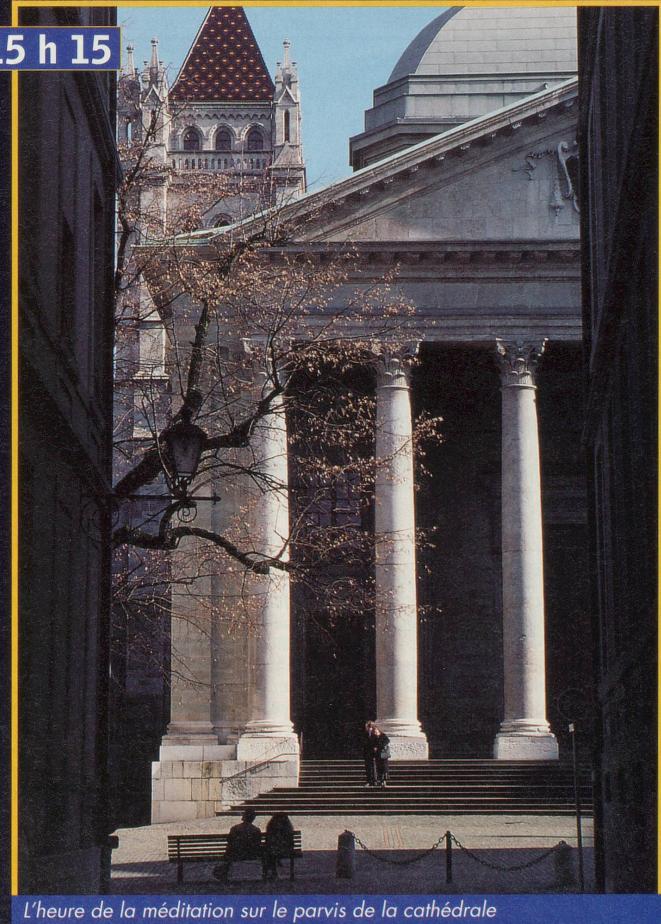
L'heure de la méditation sur le parvis de la cathédrale

15 h 30



Un roi de pierre veille sur la place du Bourg-de-Four

15 h 15



Trois personnalités

Parmi les dizaines de fortes personnalités que compte le canton de Genève, nous avons choisi de vous en présenter trois. Christa la styliste, Gilbert le joaillier et Roland l'amoureux des livres.

Christa de Carouge: de l'être au paraître



Photo Pascal Hauteschi / LG

Christa de Carouge, une styliste qui fait l'éloge du noir

Hiératique, lointaine, lorsque Christa de Carouge tourne son regard vers vous, tout change, tout s'échange en une totale présence dans l'instant. Styliste de renom, dirigeant un magasin à Zurich et une arcade à Carouge, cette femme de tête et de cœur a une large palette d'intérêts, allant des beaux-arts à la cuisine...

Mais la passion de sa vie, ce sont les beaux textiles, la soie, le cachemire, en général les tissus lourds en matière naturelle.

«Je les trouve à l'étranger, au Népal, en Inde, mais aussi en Italie, en France, en Irlande. J'en fais aussi

tisser dans des ateliers de Suisse alémanique.» Christa de Carouge recherche, dans le vêtement, l'intemporel, l'architectural et l'esthétique. «L'intemporel, c'est ce qui permet de traverser les modes, de survivre au temps, à l'âge du vêtement comme aussi de celle ou celui qui le porte. Pour moi, un vêtement ne se jette pas: il devrait être donné à quelqu'un d'autre pour en prolonger l'esprit et la durée.»

Le noir, pour la styliste, est synonyme de noblesse. Une couleur qui vous habille bien, 24 heures sur 24. En toute circonstance. «Le noir reflète la lumière. Ce n'est ni une

couleur triste, ni de deuil. En Asie, une personne en deuil s'habille en blanc... Le noir-protection est aussi important pour moi. Un corps est continuellement en mouvement, les tissus amples bougent autour de lui, autour de ses formes. Il y a ainsi le plaisir de la découverte, qui n'existe plus si le vêtement est serré... Tout est alors à découvert, il n'y a plus de surprise...»

Carouge sera, désormais, l'espace de découverte de Christa. On y viendra toujours acheter un vêtement, mais peut-être aussi un objet rapporté de ses voyages, tout en savourant une tasse de thé de Chine ou du Japon. «Cette nouvelle orientation va de pair avec une personnalisation de cette arcade, dont j'ai eu le coup de cœur il y a 23 ans. Il y avait le vêtement, il y aura maintenant la vie autour. Ce que je ferai dans dix ans? J'aimerais que ma dernière création incite au vrai voyage. Celui de l'esprit et du cœur.»

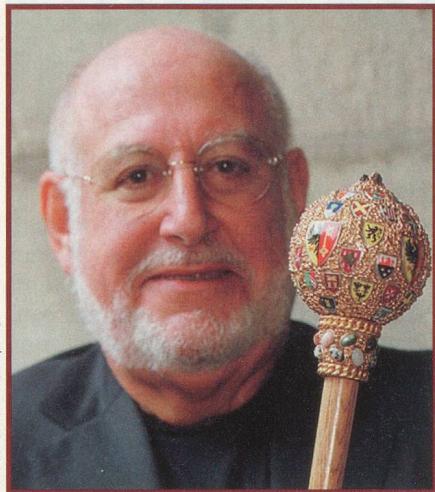
Marie-Claire Lescaze

Le livre de chevet de Christa de Carouge

Christa répond avec humour que c'est celui que Lars Muller vient d'écrire sur elle..., mais elle ajoute qu'elle a toujours *l'Eloge de l'ombre*, de Tanizaki Junichirô, dans une poche ou l'autre de ses vêtements.

Gilbert Albert: des bijoux au naturel

Photo S. Di Nolfi / TG



Gilbert Albert, créateur de bijoux

On connaît ses coups de gueule, qui n'ont d'égal que sa générosité. Gilbert Albert, joaillier, créateur de bijoux hors du commun, est un vrai artisan dont la passion date du moment où, dit-il,

«j'ai commencé à croire que je pourrais créer des bijoux qui ne soient pas les pavages de diamants habituels...» D'ailleurs, l'un de ses aînés lui avait déjà conseillé: «Sois toi-même et fais ce que les autres ne font pas!» Aujourd'hui, à la tête d'un magasin à la Corraterie, de ses ateliers d'art et de son échoppe-musée aux Eaux-Vives, Gilbert Albert est resté un homme simple, fier de ses origines populaires. «J'ai reçu de Dieu un talent en prêt, qui me donne une indigestion de bonheur!»

Mais ce bonheur a un prix, on ne peut le garder pour soi. Au départ d'une création du joaillier, il y a l'idée, puis le croquis, suivi d'une composition moulée sur de la cire. Ce ne sont là que des prémisses au travail proprement dit de l'atelier et de tous les professionnels qui entourent Gilbert Albert. Mais où donc Gilbert Albert va-t-il chercher toutes ses idées? «Il suffit de savoir regarder. Tout est création dans la nature:

des scarabées d'Egypte de mes débuts aux vrilles de ma vigne dans le Valais, en passant par les fulgurites, ces traces calcinées d'éclairs dans le désert, révélées par Théodore Monod. Pour moi, il n'est pas de plus grand bonheur que d'essayer de transmettre la beauté naturelle de la création.»

Dans ce contexte, le joaillier prépare une exposition en avril (qui se prolongera toute l'année) sur un thème des «célestes», où météorites, azurites, soleil et lune seront au rendez-vous!

M.-C. L.

Le livre de chevet de Gilbert Albert

Un livre, c'est un instant de bonheur dans un temps donné. Si je le relis plus tard, il ne sera plus le même. Il aura changé comme moi, car le livre vit par et à travers nous...

Roland Tolmatchoff: un homme au cœur du livre

La haute et barbue silhouette de Roland Tolmatchoff est bien connue à Genève. Ukrainien d'origine, arrivé en Suisse après la guerre, il s'intéresse à tout (il fut l'assistant de Godard), mais surtout, bourlingue à travers le monde pendant trente ans, croisant parfois la route d'Ella Maillart ou de Nicolas Bouvier, ses amis de voyage et d'écriture. Seuls trois pays manquent à sa panoplie: la Corée du Nord, l'Albanie et la Guinée équatoriale.

Une anthologie de souvenirs et de paysages, mais peu d'écrits. «Parce qu'un Nicolas Bouvier a tout si merveilleusement (d)écrit avant vous qu'il ne vous reste plus qu'à ranger votre plume...»

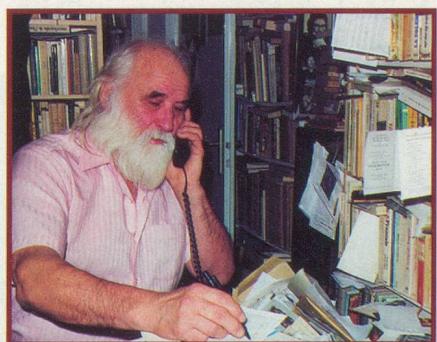
Après avoir traversé tant de frontières, Roland Tolmatchoff décide de jeter l'ancre. A 54 ans, il ouvre à la rue Saint-Léger sa première librairie des auteurs suisses. Aujourd'hui, en solitaire, il gère, à la rue Hugo-de-

Senger, deux arcades en face à face, l'une toujours destinée aux auteurs suisses, l'autre, «l'ABC des livres d'occasion», surtout axée sur la recherche de titres épuisés. Deux véritables cavernes d'Ali Baba remplies de quelque 35 000 ouvrages.

«C'est plus fort que moi, je ne peux pas jeter un livre. J'ai avec lui une relation quasi charnelle.» Et le libraire de parler de la magie du toucher, et de l'amour de la recherche puis de la découverte d'un livre disparu des catalogues.

Tolmatchoff, c'est une mémoire, qui dépasse tous les ordinateurs du monde, doublé d'un expert de la littérature suisse. Difficile de le prendre en défaut. Sur les rayons, rangés par disciplines, vous trouvez des trésors ignorés sauf, peut-être, en algèbre ou en mathématiques, des matières qui ne lui ont jamais beaucoup parlé.

M.-C. L.



Roland Tolmatchoff et ses livres

Le livre de chevet de R. Tolmatchoff

Deux livres l'ont accompagné tout au long de l'existence: *Lettres à un jeune poète*, de Rainer Maria Rilke, en particulier la sixième lettre, adressée à M. Kappus, et *les Chants de Maldoror*, de Lautréamont.

Photo M.-C. Lescaze

Les jolis souvenirs de May

May Jeanmonod est l'une de ces indécrobbables Genevoises qui rouspètent sur ce qu'est devenue leur ville, mais qui ne la quitteraient pas pour tout l'or du monde. Portrait d'une grande dame qui n'a cessé d'aimer son métier, la haute couture.

Il y a 79 ans, May voyait le jour à la Maternité de Genève et, depuis, elle ne s'est éloignée de son sol natal que pour de brèves escapades. Ses parents avaient émigré de la Chaux-de-Fonds pour s'installer dans la Cité de Calvin. Ils avaient emmené avec eux leur savoir-faire horloger. «Ma mère était régleuse, elle travaillait à la maison, se souvient May. Et c'est moi qui livrais les pièces terminées à la Jonction.» May vivait alors avec sa maman et ses trois frères juste à côté de l'endroit où fut construit l'aéro-

port. «Toute petite, j'y ai vu les premières courses de voitures.» Et puis l'aéroport a complètement chamboulé ce coin de campagne que May cherissait tant.

Un peu garçon manqué, la jeune fille, qui jouait au basket dans la première équipe féminine de l'époque, ne dédaignait pourtant pas les jolis vêtements. «Maman me cousait des petites robes, elle était coquette et j'étais sa seule fille», raconte May, en sortant de l'une de ses armoires un précieux trésor: la robe en soie que sa mère lui avait confectionnée pour ses dix ans, à l'occasion de la fête des promotions.

Résolument indépendante, May s'est lancée dans la couture avec passion, pour se mettre à son compte à vingt ans. C'était aussi l'époque des bals de campagne dans tout le Mandement, où May se rendait à vélo, après ses heures de travail. Avec ses amies, elle ne dédaignait pas la compagnie de quelques bons danseurs «qu'on profitait de serrer un peu en valsant». D'ailleurs, May a toujours aimé la danse. Plus tard, lorsqu'elle habitait

à l'emplacement du futur Confédération Centre, elle fréquentait assidûment la Tour, un club où venaient s'amuser les étrangers des grandes institutions internationales.

Dans la couture, le travail ne manquait pas. «En période de collection, nous travaillions jusqu'à minuit, pour reprendre tôt le lendemain, se rappelle-t-elle. Mais c'étaient des années de bonheur! Je commandais mon tissu à Paris ou en Italie et je ne réalisais jamais deux fois la même robe!» La clientèle était fidèle: May a gardé contact avec sa toute première cliente, bouchère à Divonne.

Chaque année, elle retrouve ses camarades d'école enfantine pour une sortie. Aujourd'hui, elle préfère rencontrer ses amies chez elle, parce que les cafés d'autan ont trop changé à son goût. Mais May n'est pas femme à se plaindre, et elle évoque avec beaucoup d'amour les Pâquis, son quartier si vivant, qui a su conserver ses petits commerces. Dans cet univers de béton, May s'est recréé un véritable petit jardin suspendu chargé de fleurs et d'arbres, sur les deux terrasses de son appartement. Avec ses chats, *Calva* et *Whisky*, elle vit à l'abri de l'agitation, dans un univers de verdure.

Pétillante et pleine de charme, May respire la bonne humeur. Au mur de son appartement, un cadre contient des photos d'elle de dix ans en dix ans. Du bébé joufflu à la charmante dame de presque 80 ans, elle apparaît toujours belle et rieuse. Et lorsqu'on lui demande à quelle époque elle se trouvait le plus en beauté, elle jure qu'elle a aimé toutes les périodes de sa vie et qu'elle ne manquera pas de fêter dignement la prochaine dizaine.

Bernadette Pidoux



May Jeanmonod: portraits d'une vie heureuse

Le livre de chevet de May Jeanmonod

Le Pape des escargots, de Vincenot, éditions Folio.

Raoul Riesen,

l'impertinence en héritage

Un soir de printemps, le 4 avril 2000 exactement, un délicieux Furet, mangé par un crabe, s'en est allé exercer son insatiable curiosité sur d'autres terrains. Ici-bas, on ne compte plus les orphelins: ceux qui l'aimaient, ceux qui le lisraient, ceux qu'il épingleait, ceux qui, à ses côtés, ont appris les vertus et les dangers du métier de journaliste.

En 1960, Raoul Riesen a 28 ans lorsque son caractère frondeur explose dans les colonnes du quotidien *La Suisse*. Durant plus de trente ans, le journal de la rue des Savoises et son plus brillant chroniqueur vivront une relation d'inséparables, et les coups de gueule d'un homme curieux et exigeant seront le plus solide ciment d'une collaboration sans laquelle Genève ne serait tout simplement pas ce qu'elle est.

Personne n'a su, et ne saura, comme Raoul, peindre en quelques

mots bien sentis le portrait au quotidien de sa ville, de ses autorités, de ses grands personnages et de ses petites gens. Il savait écouter, entendre le non-dit, lire entre les lignes, saisir le détail que personne d'autre n'avait relevé. Alors il fustigeait ce qui méritait de l'être, avec une rigueur sans faille, une justesse parfois redoutable, mais jamais gratuite, avec aussi des montagnes de tendresse et d'altruisme.

Raoul Riesen aimait les gens, avec leurs faiblesses et leur grandeur, leur face cachée et leur lumière intérieure. Généreux, attentif à l'autre, il avait le sourire qui engage à se confier, et ce regard coquin, ce clin d'œil de connivence lancé par-dessus ses lunettes.

Son école fut la rue, et s'il nourrissait une passion gourmande pour les livres, ce sont les mots du quotidien qui l'ont grandi et dont il a fait son miel, un élixir au goût incomparable-

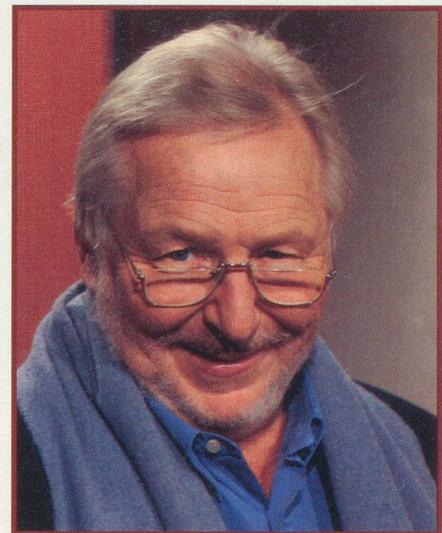


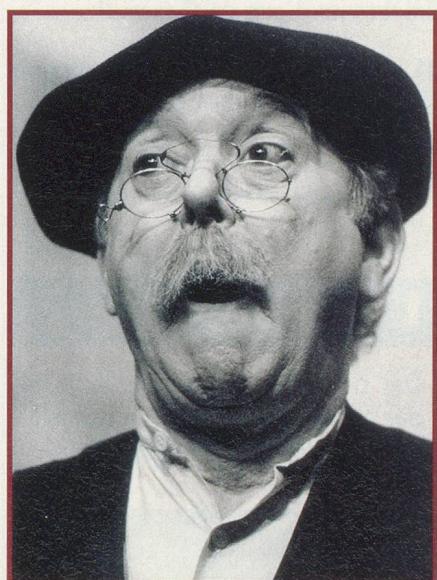
Photo TSR

ment acidulé. *La Suisse*, *Le Journal de Genève*, puis *La Tribune de Genève* auront accueilli successivement dans leurs colonnes les chroniques douces-amères d'une plume que rien n'asséchait, que l'indignation alimentait aussi efficacement que la passion.

Aux lecteurs genevois, Raoul Riesen laisse le souvenir d'une presse riche de son audace, qui appelait un chat un chat et traitait tout le monde sur pied d'égalité, en se riant des passe-droits et en s'engouffrant dans les sens interdits.

C. Pz

Jo-Johnny, alias M'sieur Niolu



Personnage incontournable de la Revue de Genève, M'sieur Niolu hante la scène du Casin depuis cinquante ans. Mais d'où vient-il? Assis sur les poubelles de l'Etat, Gri-bouille et M'sieur Niolu évoquent les derniers potins de la République. Si Jean Vigny tient le rôle de Gri-bouille, dans les années cinquante, c'est l'inamovible Jo-Johnny qui campe le personnage mythique de M'sieur Niolu. Pantalons gris, chemise sans col, bésicles et bérét noir, le comédien genevois a tant joué ce personnage qu'il s'y est identifié.

«Je l'ai repris il y a cinquante ans, se souvient Jo-Johnny. Il faisait partie d'une tradition instaurée par Ruy Blag, puis reprise par Robert Rudin,

dit Trinquedoux.» M'sieur Niolu, c'est le type même du râleur, du ronchonneur un peu arrogant, qui met en exergue les travers des Genevois. Associé à la vaudoise M'âme Gâgui, incarnée par la comédienne Irène Vidy, il a longtemps mis en évidence l'ancestrale rivalité qui oppose les deux cantons voisins.

Jo-Johnny, qui fêtera ses 60 ans de scène l'an prochain, prête toujours son talent à M'sieur Niolu. Il apparaît aujourd'hui dans plusieurs sketches de la traditionnelle Revue du Casin.

J.-R.P.

Le livre de chevet de Jo-Johnny

Je relis Proust, tout simplement. Je le redécouvre avec passion. Je le déguste par petites touches et j'apprécie la beauté de son écriture.

Connaissez-vous Genève ?

Vous pensez bien connaître Genève? Eh bien, testez vos connaissances en participant à ce concours ouvert à tous. Non Genevois compris!

Personnalités

1. Quel est le nom du général suisse qui a été statufié sur la place Neuve?
2. Comment s'appelle le Genevois fondateur de la Croix-Rouge?
3. Qui a créé le Conservatoire et Jardin botanique de Genève en 1817?
4. Il a gagné une médaille d'or aux JO de Barcelone. Quel est son nom?

Curiosités

5. Comment s'appelle cette drôle de maison située derrière la gare Cornavin? (voir photo)
6. Le plus vieux café genevois date du 16^e siècle. Quel est son nom?



Photo JRP

7. Quel est le nom des pierres qui émergent dans la rade genevoise?
8. Quelle est la longueur du banc de la Treille, qui est le plus grand du monde?



COUPON RÉPONSE

1. _____
2. _____
3. _____
4. _____
5. _____
6. _____

Nom _____

Prénom _____

CONCOURS GENÈVE

7. _____
8. _____
9. _____
10. _____
11. _____
12. _____

Rue _____

NP/Localité _____

Nature

9. Comment s'appelle la rivière qui est le paradis des adeptes du canoë?
10. A quelle hauteur culmine le célèbre jet d'eau de Genève?
11. Quel est le nom de la montagne française qui domine Genève?
12. En descendant le Rhône, on arrive à un barrage. Quel est son nom?

LES PRIX

Des bons de voyage, des livres et des abonnements gratuits récompenseront les lauréats. Bonne chance!

Date limite d'envoi des réponses :
le 30 avril 2001.

Traitement des troubles psychiques et de la dépendance

La Clinique La Métairie dispense des soins de qualité, basés sur une approche multidisciplinaire, dans un cadre discret et offre un service hôtelier de premier ordre.

Elle dispose d'un département de psychiatrie générale, d'un hôpital de jour et d'unités spécialisées pour les traitements suivants :

- Dépression
 - Alcoolisme, toxicomanie et pharmacodépendance
 - Anorexie et boulimie
 - Etats de stress post-traumatique
 - Troubles anxieux et dépressifs des aînés

Agrée par la Santé Publique du Canton de Vaud, la clinique fait partie du groupe Capio Healthcare. Elle est membre des associations vaudoise et suisse des cliniques privées (AVCP, ASCP).

N'hésitez pas à contacter notre service de coordination médicale pour plus d'informations.

Clinique La Métairie
Avenue de Bois-Bougy
CH-1260 Nyon
Tél. 022 361 15 81
Fax 022 361 44 98
contact@lametairie.ch

**Des compétences reconnues
Une approche personnalisée**



Clinique La Métairie

<http://www.lametairie.ch>

Horizon Communication

The logo for Casino de Genève Les Boucaniers features a central circular emblem. Inside the circle is a stylized illustration of a pirate wearing a tricorn hat, looking towards the right. A white parrot with a red beak is perched on the pirate's shoulder, facing left. The background of the circle is green at the top and red at the bottom. Above the circle, the words "CASINO DE GENÈVE" are written in a large, serif font, with "CASINO" on the left and "GENÈVE" on the right. Below the circle, the words "LES BOUCANIERS" are written in a large, bold, serif font. The entire logo is set against a light beige background.

109 slot machines – salle boule – Bar-restaurant

**19 Quai du Mont-Blanc, 1201 Genève
ouvert tous les jours de midi à 4 h du matin**